CHAPITRE VIII

UNION LIBRE ET AMOUR LIBRE.

Si l'on admet la suppression possible du Mariage, — et c'est ce que nous venons de faire — il devient légitime d'envisager les moyens qui permettront de régler entre les sexes les rapports amoureux. Deux conceptions se présentent : 1° l'Union libre. 2° l'Amour libre.

L'Union libre, c'est le mariage contracté par deux êtres sans recourir à la sanction sociale que donne le maire, non plus qu'à la bénédiction religieuse qu'octroie le prêtre. Mais alors, de deux choses l'une : ou cette

union demeure intacte jusqu'à la mort de l'un des contractants et elle devient identique au Mariage, au point de vue du fait en lui-même ; ou elle est rompue d'un commun accord entre les conjoints et elle rentre dans la conception de l'Amour libre.

Comme on le voit, l'Union libre n'a pas de caractère personnel. Elle ne saurait donc être une solution. Tout au plus est-elle un pis-aller, mais un pis-aller préférable au Mariage car elle conserve une certaine dignité dont ce dernier est trop souvent dépourvu. Il y a toujours quelque noblesse à s'élever au-dessus des préjugés de son époque, à mépriser les bénéfices des héritages et les lâchetés de la foule. Malheureusement, il faut bien le reconnaître, sauf de très rares exceptions, l'Union libre n'a pas encore été pratiquée loyalement. Sans doute, des jeunes filles et des jeunes gens ont pu s'aimer librement et vivre conjointement pendant un temps plus

ou moins long. Mais en général ceux qui ont agi de la sorte appartenaient à des classes sociales trop éloignées l'une de l'autre pour que le fait de leur union constituât réellement une liaison libre. Je m'explique.

Il n'entre point dans ma pensée de hiérarchiser les classes et d'établir entre elles des distinctions d'infériorité ou de supériorité. Les qualités du cœur et de l'intelligence sont les seules qui m'intéressent, car elles seules pourraient, sinon supprimer l'inégalité des fortunes, du moins légitimer cette inégalité. A chacun selon ses facultés, telle sera la devise des sociétés futures, le jour où une harmonie plus grande réglera les actions des hommes. Actuellement, il n'en est pas ainsi et je suis bien obligé de constater que l'union d'une ouvrière avec un jeune homme ayant une profession dite libérale emprunte aux circonstances sociales un caractère exceptionnel qui lui enlève précisément le bénéfice de

cette liberté dont elle n'a que les apparences. Il est certain, en effet, que ce jeune homme aurait trouvé dans son monde une jeune fille à laquelle son éducation et ses hérédités lui eussent fait donner la préférence. S'il ne l'a pas choisie, c'est parce que les préjugés se sont dressés entre elle et lui comme une barrière infranchissable. Ne pouvant, pour une raison quelconque, se résoudre au mariage, et d'autre part désireux d'avoir un foyer, de sentir auprès de soi la présence d'une compagne, il a fixé son choix parmi celles qui, déshéritées du sort, préféraient encore l'aléatoire d'une union illégale à la solitude d'une existence de vieille fille souvent misérable. Je n'entends point dire que l'amour soit exclu de telles associations; il peut très bien exister de part et d'autre. Mais je répète que lorsque la société voudra tenter un essai loyal de l'Union libre, il faudra que cette union se pratique entre conjoints du

même rang. Un jour arrivera certainement où cette épreuve sera faite. Ce sera la transition nécessaire entre le passé et l'avenir. Transition intéressante, mais peu durable ; car, ainsi que je l'écrivais plus haut, ou cette union ne sera que l'identique copie du mariage actuel — et ce serait avoir fait un grand effort pour aboutir à un petit résultat — ou bien elle deviendra l'Amour libre.

Il est incontestable que la loi d'amour qui unit les sexes sera exempte de tout esclavage quand l'Humanité aura atteint l'idéal d'harmonie vers lequel elle tend d'un mouvement lent mais continu. Oui, un siècle viendra où les vierges et les adolescents pourront s'aimer en toute liberté, selon la puissance de leurs fluides, sans que la crainte des lendemains assombrisse leurs joies présentes. Ce jour-là, l'amour sera vraiment libre ; j'entends par là qu'il ne subira d'autres lois que celles de la Nature.

Et encore, je reconnais à la Science, si son pouvoir peut aller jusque-là, le droit de perfectionner la Nature dans le sens du bonheur.

Alors, régnera véritablement sur terre l'âge d'or que les poètes ont placé si faussement à l'origine du monde. Il est heureux d'ailleurs qu'ils se soient trompés ; car, si nous ne parvenons pas à expliquer le mystère qui préside aux destinées de l'Espèce, si nous ignorons le sens de la vie, si nous n'apercevons même pas sa raison d'être, du moins sommes-nous obligés de constater que l'évolution se produit du mal vers le bien, du laid vers le beau, de l'erreur vers la vérité. Parmi tant de sujets d'angoisse, c'est une consolation précieuse pour l'esprit du philosophe.

Pour que l'Amour libre ne soit plus seulement une théorie, mais devienne une réalité, il faudrait que les hommes fussent justes et bons, les femmes sincères et pondérées. Il faudrait également que l'individu eût une

conception plus altruiste de l'Univers. Jusqu'à ce jour, chaque homme a cru qu'il n'avait à travailler qu'à son bonheur personnel et que ce bonheur pouvait exister non seulement sans celui d'autrui, mais même en face de la douleur d'autrui. C'est un sentiment mesquin d'abord ; c'est une erreur ensuite. Qu'ils le veuillent ou non, les hommes sont étroitement liés entre eux et leurs efforts ne réussiront qu'autant qu'ils seront unis comme un faisceau de forces dirigées dans le même sens. Qu'il me soit permis de recourir à une comparaison familière. Quand des ouvriers veulent soulever une poutre ou tirer sur un cordage, un chef les dirige et d'un coup de sifflet imprime à leurs élans un rythme uniforme. Le fardeau est enlevé ou hissé sans qu'aucun des manœuvres n'ait dépensé ses forces inutilement. Au contraire, si chacun d'eux poussait selon sa fantaisie, sans obéir à une direction générale, le soliveau resterait

en place, immobile. Peut-être a-t-il fallu plusieurs siècles pour que les travailleurs aient mis en pratique cette loi élémentaire de la mécanique.

Eh bien, il en est de même pour le bonheur. Chacun accomplit des efforts désespérés pour l'attirer vers soi, non seulement sans s'occuper des efforts analogues de son voisin, mais en s'ingéniant à les contrarier. Et cela, dans l'unique espoir d'avoir une part plus grosse. Vanité puérile que la réalité vient démentir chaque jour. Sans doute, quelques âmes généreuses font abnégation de leur personnalité et travaillent pour un but commun. Mais elles sont isolées, et par cela même impuissantes. Toutefois, elles ne sont pas inutiles. Leur petit nombre ira en grossissant, ralliant les indécis, imprimant l'élan initial, concourant ainsi à la formation totale du grand faisceau harmonique. Insensiblement, la minorité deviendra une majorité. Ce

jour-là, le chef n'aura plus qu'à paraître ; il sera le Messie que la prière des hommes sollicite depuis l'aurore des âges. Je crains bien, hélas ! que plusieurs siècles ne s'écoulent avant sa venue. D'ailleurs, que ferait-il présentement ?... Il ne rencontrerait que des incrédules, car les ouvriers ne sont pas encore mûrs pour accomplir la besogne de Justice et de Vérité.